

ARLL 1/8/3

1

Georges Willame.

Je rencontrais souvent Georges Willame à  
Bruxelles. Nous étions presque voisins & le <sup>meilleur</sup> <sup>pour mes idées</sup>  
train nous conduisait à nos occupations. Quand  
j'évoque son souvenir, ce n'est cependant pas dans  
la capitale que je le revois. C'est à Nivelles. En  
1914, peu de jours avant la guerre, il m'avait  
invité, avec quelques amis, à visiter sa ville  
natale. Il nous avait fait les honneurs de la colle-  
giale, dont il connaissait l'histoire de chaque pierre,  
il nous avait promenés dans toutes les rues où subsistent  
encore des restes du passé; il nous avait ouvert les portes  
de quelques vieilles maisons, bon yeux, pleines  
d'antiquités lentement & patiemment amas-  
sées. Puis nous avions fait une randonnée dans le  
<sup>de la Dodeleine</sup>  
parc, où les grands arbres verts vibraient du  
chant des oiseaux. Et cette belle journée, dont "Djean"  
du haut de sa tour, avait martelé trop espère-  
ment les heures, s'était achevée dans un restau-  
rant rustique, qui avait conservé toute sa  
couleur locale & où l'on nous avait servi de  
la



la tarte de Nivelles — la tarte à l'ajotte —  
"luisante & ruisselante sous le beurre fondu !"

Bon Barrès, qui avez maudit les  
"désœuvrés", vous auriez dû connaître Georges  
Willame ! Cet enfant de Nivelles, qui avait  
eu sa part dans la capitale, où il était devenu ~~le~~  
directeur général au Ministère de l'inté-  
rieur, non seulement n'avait jamais oublié  
ni renié sa petite ville, mais il en avait fait  
une sorte de domaine personnel, un oasis dont l'ima-  
ge vivait dans son cœur & où il allait périodique-  
ment promener ses pensées & ses rêves.

Nivelles est une de ces villes wallonnes où  
l'industrie n'a pas pénétré avec excès & qui ont  
gardé en partie leur ancien caractère. Ce n'est  
toutefois pas une ville morte, comme certaines  
villes de Flandre. Elle est très vivante, au contraire.  
Située à peu de distance de Bruxelles, elle a toujours  
entretenu trop de relations avec la capitale pour  
avoir pu s'en déloger. Mais, si elle s'est deve-  
loppée, elle l'a fait normalement. Elle n'a pas  
subi de ces grands bouleversements qui ont trans-  
formé

formé l'aspect et les moeurs d'autres cités wallonnes. La chaîne des traditions s'y est solidement maintenue. On y trouve encore plus qu'ailleurs de ces anciennes familles attachées à leurs vieux usages & qui retardent même sur leur milieu. On y rencontre encore le vrai bourgeois de province, un peu égoïste, un peu maniaque, très attaché de son blason de bourgeoisie, plus ou moins réfractaire aux innovations & peu porté à voir dans le progrès un bienfait de dieux. Il s'y forme encore de ces hommes originaires, entêtés & solides, peu curieux de ce qui se passe au dehors de leur ville & pour lesquels celle-ci est l'unique merveille du monde, de même que pour un Guelph de Florence "le Campidoglio marquait le centre de l'univers". C'est d'un tel milieu que devait sortir cet intéressant & pittoresque docteur Lebon, un Nivellois de race, une sorte de bonhomme bienfaisant, que Villeneuve avait beaucoup fréquenté, de qui il avait beaucoup appris & auquel il a consacré une enthousiaste biographie.

Je ne dirai pas que ces deux hommes,

se ressemblaient. En dehors de l'affection qui ils por-  
 taient tous deux à leur ville natale, ils avaient  
 peu de points communs. Le Docteur Lebon était  
 essentiellement un produit du vieux Nivelles.  
 C'était un homme tout d'une pièce, qui aimait  
 sa ville d'un amour passionné, farouche et tout  
 instinctif. C'était en outre un réaliste, dont l'acti-  
 vité & les forces intellectuelles se sont dépensées en  
 des œuvres humanitaires. Son principal souci  
 fut de faire du bien à ses concitoyens nivellois.  
 Guillaume, lui, était poète. Ce qui l'attache surtout  
 à Nivelles, ce sont ses vieux murs, ses anciennes  
 usages, son passé qui <sup>persiste</sup> dans une <sup>trouille</sup> enseigne,  
 une porte, <sup>verrouillée</sup> un <sup>passage</sup> par chemin <sup>jeune</sup> ~~passage~~. Il était  
 du Nivelles qui évolue. Il ~~est~~ <sup>de la ville</sup> était sorti. A la  
 différence de Lebon, qui la voyait du dedans,  
 il la voyait du dehors. Quand il nous raconte  
 qu'à Paris le vieux docteur ne trouvait rien  
 qui fût comparable à ce qu'il voit à Nivelles,  
 il sourit. Au fond, il était capable de tomber  
 dans le travers de son ami, mais il se serait bien  
 gardé de le dire. Si Guillaume était un fervent  
 nivellois

Nivellois, c'était aussi un excellent Wallon & un parfait Latin. Il avait le sens de la mesure & celui du ridicule. Il voyait plus clair & plus loin que le docteur Lebon. La vie moderne l'avait marqué de son empreinte. Il savait que la peste est une fleur morte, qui ne peut plus revivre que dans les oeuvres des historiens & des poètes.

Si Guillaume & le docteur Lebon étaient deux natures très différentes, ils avaient cependant une qualité commune. Ils étaient tous deux dépourvus de cette sorte d'ambitions qui nous fait surévaluer nos mérites, & nous pousse à vouloir jouer un rôle sur une grande scène. Il ne semble pas que Lebon, qui aurait certainement fait bonne figure au Parlement, où les hommes de caractère n'ont jamais été nombreux, ait jamais songé à remplir un rôle politique ailleurs qu'à Nivelle. De son côté, Guillaume, très bien, donc au point de vue littéraire, se contenta du rôle d'amateur et de dilettante. Au début de sa carrière, il s'occupe surtout d'archéologie & de folklore & d'histoire au diocèse nivellois. Il est un des membres actifs

de

de la Société d'archéologie de Nivelles que Lebon avait fondée en 1876. Avec Oscar Colson & Joseph Defre-  
 cheux, il créa, en 1890, Wallonia, l'excellente revue liégeoise qui devait sauver de l'oubli à peu près tout ce qui restait encore de vieux usages & de traditions populaires dans nos provinces wallonnes. Il écrivit dans le patois du Brabant wallon un grand nombre de poésies, ainsi qu'une pièce de théâtre, El Rouse de Sainte Eruelle (La Rose de Saint Renelde), pour laquelle il use de procédés des peintres primitifs, qui transportaient dans leur milieu les scènes de la Bible & empruntaient aux geses de leur temps les images de la Vierge & des saints.

Cette légende que Willaume avait recueillie à Nivelles, nous en retrouvons, ~~un~~ comme toutes les légendes, un peu partout, avec des variantes, met en scène un roi merveilleux qui promet la moitié de ses biens à celui de ses enfants qui lui apportera la rose de Sainte Renelde. Cette fleur miraculeuse, qui

qui doit le guérir est <sup>trouvée</sup> ~~découverte~~ par sa fille.  
 Mais au moment où celle-ci la rapporte, elle  
 est surprise par son frère, qui la tue pour béné-  
 ficier de la récompense promise par l'empereur.  
 Un roseau pousse à l'endroit du meurtre. Un  
 jour, il est découvert par un berger, qui le  
 coupe pour s'en faire une flûte. Mais quand  
 il veut en tirer des sons, le roseau merveilleux  
 veut le craindre; le coupable est ainsi découvert,  
 jugé & mis à mort.

"L'action de ce petit drame - dit Despre-  
 chaux - se déroule avec ses péripéties sans  
 fatiguer l'auditeur. Jamais l'intérêt ne  
 languit. Tous les personnages parlent le  
 plus pur wallon. Le dialogue est serré;  
 les réparties sont vives. Par ci par là, il est  
 mêlé d'épisodes comiques, de rencontres  
 morales, d'allusions satiriques, d'en-  
 traînements complets qui jettent de la gaié-  
 té dans la pièce." Et la critique ajoute  
 qu'avec cette œuvre originale, Willaume avait  
 doté le théâtre wallon d'un genre nouveau.

Ces éloges ne grisent pas l'auteur. Il était  
 trop modeste & peut-être trop déficient de lui-  
 même pour se croire appelé à révolutionner qu'on  
 que ce fût. L'ambition ne devait jamais le  
 pousser à écrire. S'il fait encore des pièces wal-  
 lonnes, c'est <sup>loisirs en amateur,</sup> pour son agrément, pour son  
 plaisir, sans autrement se préoccuper du  
 succès. Il ne songe pas plus à prendre un  
 brevet d'auteur wallon qu'il ne songera,  
 plus tard, à prendre un brevet d'auteur fran-  
 çais. Pendant de longues années d'ailleurs,  
 il écrit peu. Il collectionne des documents  
 sur Nivelles. Il recueille, en bon folkloriste,  
 les souvenirs des vieux Nivellois. Le Pousse  
de Sainte Ernelle avait paru en 1890. En  
 1907, il publie une copieuse biographie du  
 docteur François Lebon, mort presque cente-  
 naire. Plus tard, il fera encore paraître, dans  
 le Bulletin archéologique de Nivelles, des  
 "Notes sur les Serments nivellois", ainsi  
 qu'une relation du "Procès du chapitre de  
 Nivelles", qu'il réunira aussi en brochure.

Mais



Mais ce qu'il devait écrire de plus important  
 dans ce genre, c'est la biographie de Lambert  
 Delvaux, un gros volume richement illus-  
 tré qui parut, en 1914, dans la belle collec-  
 tion de l'éditeur Van Oest, avec une pré-  
 face de Jules Destrée. Lambert Delvaux, ~~est~~  
~~un~~ sculpteur nivellois <sup>du</sup> qui vécut au XVIII<sup>e</sup>  
 siècle, ~~depuis lequel on le~~ <sup>était à peu près</sup> ~~avait~~ tombé dans l'oubli,  
 comme la plupart des artistes wallons. William  
 Visé sur notre indifférence à cet égard. Il rappelle  
 que nos critiques officiels <sup>avaient pris l'habitude de</sup> ~~étaient~~ ~~les~~ ~~critiques~~  
 catalogues sont ~~devenus~~ ~~à~~ l'étiquette  
 "Ecole flamande" toutes les œuvres chefs-d'œuvre  
 de artistes wallons. Il cite notamment le cas  
 de Roger de la Pasture et raconte un souvenir  
 personnel qui montre à quel point la  
 Wallonie était encore inconnue à l'étranger  
 il y a quelques années. Ayant un jour  
 envoyé une poème wallon à une revue  
 littéraire française, Le Coq et le  
 son directeur la présenta <sup>à son public</sup> ~~aux~~ ~~lecteurs~~  
 comme étant écrite en dialecte flamand!

+

Laurent Delvaux n'était pas un sculpteur de génie, mais c'était un artiste de grand talent, que Destria appelle ~~un artiste de grand talent~~ très caractéristique de son époque & dont Destria a pu dire "qu'au temps où il vivait, il n'y avait plus un nom, dans la sculpture de nos provinces, & même dans la peinture, qui fut plus justement glorieux que le sien". ]

En dehors de cette biographie, les œuvres que nous venons de citer, pour citées, ne distingueraient guère Guillaume de ces fonctionnaires de province, curés, notaires ou instituteurs, qui font la chaire aux anciens documents <sup>oubliés dans des</sup> ~~quelques~~ <sup>vieux greffiers,</sup> ~~parce qu'ils ne se font pas remarquer~~ & dont ils tirent de laborieuses monographies. Guillaume était heureusement autre chose qu'un simple curieux & qu'un sec érudit. Même dans ses notices les plus austères, on reconnaît un écrivain. Le poète de la Rose de Sainte Brulle était toujours là. Les déconvants qu'il faisait dans

by

Les archives nivelloises ne comblaient pas seule-  
 ment sa curiosité. Elles lui procuraient des satis-  
 factions plus profondes. Les vieux papiers qu'ils  
 touchaient s'animaient dans ses mains. Les  
 vieilles pierres qu'ils contemplant ~~par un silence~~  
 chantaient sous son ~~regard~~ regard. Le passé  
 l'accueillait comme un ami & lui livrait  
 ses secrets les plus intimes.

Il a joué longtemps seul, en raffiné,  
 de la plaisie de dilettante. Ce n'est qu'en  
 1910 qu'il se décide à le faire partager au  
 grand public. Il publie alors une petite  
 histoire de Nivelles, sous le titre modeste de  
Croniques nivelloises. "Un jour vient", écrit-  
 il dans la préface, "où même les pierres qui  
 étaient déjà vieilles quand nous étions  
 petits se mettent à nous parler. Ce qui me  
 touche en elle, c'est que tant d'être, Ré-  
 mais les ont regardés comme un fils regardé".  
 Avec sa réserve habituelle, il nous prévient  
 qu'il n'a écrit à bon que pour les écoliers  
 de Nivelles. Il se souvient du docteur Lebon  
 et

et de ses réflexions à Paris. Il craint que le  
 grand amour qu'il éprouve pour sa ville  
 natale ne le trahisse & qu'il ne s'étale  
 avec trop d'<sup>emphase</sup> ~~emphase~~. Il redoute le tonnerre  
 du profane & il le prévient avec autant  
 d'habileté que de malice: "Dus, mon  
 enfance, les Nivellois & les campagneux mesenta-  
 raient guère. Les petits villoyois nos accueillait  
 par des "Adots!" Baigneux, auxquels nous répon-  
 dions par des "Fagsaux!" d'édification. Songez  
 donc! Nous habitons une ville, la ville, comme  
 disaient les ruraux eux-mêmes, la seule connue  
 de nous. Or, un jour, je fus très mortifié d'en-  
 tendre un Brupellois, de passage à Nivelles,  
 dire qu'il était venu "faire un tour" à la cam-  
pagne. Quelle nouveauté pourtant, si j'avais  
 entendu un petit Parisien de l'époque parler  
 de Nivelles!" "Si les enfants n'y prenaient  
 garde - ajoute-t-il - ils continueraient,  
 devenus hommes, à tâcher de se gonfler tout  
 en applatissant autrui. Vilein travers que  
 je devais ~~vous~~ dénoncer avant de vous entrete-

ni de l'importance historique de Nivelles, & on se tou-  
 berait moi-même si je n'apportais tout de suite que  
 cette importance fut relative. On a pu dire de notre  
 ville, sans exagération, qu'elle est une des plus ancien-  
 nes de la Belgique; qu'elle fut la première, dans  
 le Brabant, à se développer; que, fondée par les aïeux  
 de Charlemagne, elle est considérée comme "le  
 berceau de la race carlovingienne". Mais  
 nul ne songe à comparer son rôle à celui de Liège  
 ou de nos grandes cités flamandes".

N'est-ce pas que voilà une précaution oratoire  
 fort poliment tournée et qu'il est impossible d'ar-  
 rêter avec plus d'esprit la raillerie qu'un lecteur  
 étourdi pourrait préparer contre l'auteur? Et non  
 seulement Willaume prévient la raillerie, mais  
 très adroitement, en glissant, sans avoir l'air d'y  
 mettre la moindre intention, il nous impose le  
 respect de son sujet. Nivelles n'est ni Liège, ni  
 Bruges, ni Gand, c'est entendu; mais elle a  
 été fondée par les aïeux de Charlemagne et elle  
 est considérée comme le berceau de la race car-  
lovingienne. Le moyen après cela de ne pas  
tires

tirer un grand coup de chapeau à une cité qui  
 peut se vanter d'un tel honneur! Willaume,  
 qui avait beaucoup lu, connaissait La Fontaine.  
 Il avait, comme lui, un cœur rustique et un  
 cerveau plein de finesse. Son style est aussi dans  
 la manière du fabelliste. Nulle morgue, nulle  
 raideur, nulle prétention. Sa plume trotte. Elle ne  
 pontifie pas. Mais c'est bien moins une plume  
 qui se surveille, un instrument soigné et char-  
 mant, au moyen duquel il décrit les choses  
 avec grâce et se confond souvent avec ~~la~~ la  
 simplicité, avec une simplicité naturelle et  
 bon enfant. "Savez-vous regarder un nuage?  
 de ce côté - t-il. J'étais un homme fait quand  
 je me pris avisé que cela me restait à apprendre.  
 J'avais vu des nuages, j'en avais point re-  
 gardé. Vers le même temps, j'ai constaté que  
 chez moi la faculté d'admirer restait comme  
 engourdie, tandis que s'éveillait le don de  
l'observation ironique. J'ai tâché, non sans  
 peine, de réparer le dommage; et comme  
 tout se tient, mon cœur s'ouvrit avec mon cerveau,  
 et

et tandis que je découvrais, tout autour de moi, la beauté des choses, même des plus effacées & familières, je sentis se dégager d'elles une sympathie dont je leur dus grand et que je leur rendis. "

On voit qu'en écrivant ses Causeries nivelloises, Villeneuve ne songeait pas, qu'un écolier au gymnase il les destinait, il songeait aussi à lui-même. Elles lui fournissaient une occasion de rentrer en <sup>soi</sup> communication, de se raisonner, de s'analyser, d'intensifier le plaisir qu'il retirait de ses conversations avec son cher Nivelle. Il ne se contenta pas de regarder et de décrire. Il conversa avec son sujet, il le fit parler, on sent qu'à tout moment le cœur lui débordait, il sourit si souvent, c'est qu'il craint de trop montrer son attendrissement. Le poète se grise. Le philosophe médite. Il tire de son modeste sujet une loi morale, une ligne & un rythme pour du vie. Et l'on sent qu'il est absolument sincère, d'une sincérité communicative. Il nous fait ainsi partager ses joies et ses émotions. Nous avons bien pu être de Nivelle, notre cœur bat avec la

le sien devant "la grande église", devant  
 les vieux remparts, dans les vieilles rues, dont il  
 nous explique les dénominations & surtout de-  
 vant "Jean de Nivelle" — l'ancien des Adrets —  
 quoiqu'il le dépouille un peu en disant que  
 ce n'est ni Jean de Montmorency, qui fut  
 traité de chien par son père, ni l'archevêque de  
 Cardet Rousselle "qui s'enfuit quand on l'appelle",  
 mais un triomphe Jacquemart, comme on  
 en plaçait autrefois à côté des horloges pu-  
 blyes, où ils avaient pour mission de "frap-  
 per" les heures. Il y a même des moments où,  
 oubliant de se surveiller, il se livre avec aban-  
 don & se hâsse pour qu'à l'éloquence. C'est le  
 cas lorsqu'à la fin du chapitre consacré à la  
 Commandante qui avait créé en 650 la mère  
 de sainte Gertrude & qui vint abolir la Révolu-  
 tion française, il écrit ces lignes en ouverts:  
 "J'ai déposé ma plume sur la table du jour-  
 nal où j'écrivais &, comme mon petit gar-  
 çon pensait près de moi, je lui ai caressé  
 la tête &, lisant dans ses yeux clairs la con-  
 fiance



+  
 Jouis donc, la vie, je lui ai dit, le doigt tendu  
 vers un rosier triomphalement fleuri: "Jouis  
 de la beauté des roses & savoure les moindres  
 joies de la vie paisible que t'ont faite ceux qui  
 sont nés avant toi & surtout ceux-là qui  
 étaient morts avant que nous ne fussions nés."

Les Causeries nivelloises furent suivies de  
 deux romans: Le Fuison & Monsieur Romain.  
 C'est bien entendu toujours Nivelles qui <sup>fournit</sup> l'inspiration.  
 Mais le cadre s'élargit. Jusqu'ici, Willaume  
 de nous avait guère parlé que de pensés de sa  
 ville natale. Il a fait surtout <sup>avec culte</sup> ~~avec intérêt~~ les  
 vieilles <sup>pièces</sup> & interrogé les vieux par chauxins.  
 Voilà qu'il se met à regarder le monde vivant  
 & qu'un roman vier de l'oeuvre se révèle. Sans  
 doute, Le Fuison n'est pas une oeuvre très originale.  
 La vie campagnarde opposée à la vie citadine com-  
 me étant plus propre à nous rendre heureux n'est  
 pas un thème fort neuf. Et Willaume ne l'a ni  
 raffiné, ni renouvelé. Mais il l'a traité avec  
 un soin & une conviction qui font de cet ouvrage  
 une oeuvre à une lecture extrêmement agréable.  
 d'intrigue

L'intrigue y est pour peu de chose. Autant dire  
qu'elle n'existe pas. Elle est sacrifiée à l'observation des  
personnages. Mais comme ceux-ci sont dessinés  
avec exactitude & minutie! Et qu'ils sont vivants!  
Au cours de ses recherches sur le passé, Willaume  
a eue quelque part le regret de ne pas trouver  
plus de détails sur la vie intérieure des générations  
disparues. En écrivant ses deux romans, il  
semble qu'il ait voulu satisfaire sous ce rapport, pour  
notre époque, la curiosité de ~~ceux~~<sup>gens</sup> qui viendront  
après nous. Ceux qui, plus tard, ouvriront le  
Puison vont en effet écrire le dernier nivel-  
lois, de même que le fonctionnaire ministériel  
du ~~commencement~~<sup>de</sup> ~~du~~ ~~XX<sup>e</sup> siècle~~<sup>XX<sup>e</sup> siècle</sup>. Ils sont là  
avec leurs qualités & leurs défauts, avec leur bonne  
rondeur & leur âpreté, avec leurs petites manies  
& leurs petits ridicules. Il y a même dans ce livre  
un personnage balzacien, dessiné avec une  
véritable puissance. C'est M. Fillemaer, un em-  
ployé de haut avancement, intelligent mais aigri et  
vieux, un vrai cynisme, "une fine canaille"  
comme il l'avoue lui-même, dont la silhouette

se détache en traits deurs sur le fond idyllique de l'oeuvre. Ainsi qu'il le dit dans ses Causeries, ni-vellois, William avait le don de l'observation ironique. Il avait aussi le sens de l'observation exacte. Cela lui a permis de détailler finement chacun de ses modestes héros & c'est par une succession de petits scènes, tantôt enrouvants & tantôt drôles, bien présentées & extrêmement vivantes que son roman nous intéresse & nous charme.

On retrouve les mêmes qualités <sup>dans</sup> Monsieur Romarin, qui, tout en étant aussi un roman de moeurs, a cependant quelque chose de plus intime & de plus discret. <sup>Si ce livre n'est ni a part, l'ampleur du Pucier,</sup> ~~l'ampleur du Pucier,~~ <sup>et l'histoire est plus romanesque,</sup> il est un roman composé. La <sup>delicate aventure</sup> ~~histoire~~ d'amour qui en occupe le centre est épurée & donc comme un récit de romance. La quiétude de la petite ville de province, la grave & mélancolique <sup>beauté de</sup> ~~decelence~~ vieilles demeures forment un cadre reposant aux personnages qui sont presque tous des gens d'aspect, de petits bourgeois en creux, & dans leurs habitudes & leurs préjugés, de être un peu désuets, des types, les derniers peut-être d'une époque qui tout s'unifie

et

et se banalise.

Ces deux livres sont deux tableaux fidèles d'un temps qui se meurt. Je dis "qui se meurt" parce qu'il s'y mêle déjà un peu de vie moderne. Le passé s'y heurte au présent. Des gens qui se survivent eurent en conflit avec des hommes de l'avance, des esprits plus aventureux, un ingénieur, des industriels, fort bairés justement des années également. Car Willaume, différent en cela du Docteur Lebon, comprenait son temps. Il en était d'ailleurs. Il vivait dans une grande ville. Il collaborait à l'oeuvre de son siècle. Il admettait la nécessité de l'évolution, le progrès ne le trouvait pas réfractaire. Lorsque, à Paris, il regardait le soleil des heures sur les plaines du Plateau wallon, la vue d'une fabrique ne le choquait pas. Il s'appliquait même à ~~se~~ découvrir une beauté de plus dans la fumée qui montait de ses toits et dont la gaze transparente se mêlait aux heures du ciel. Son amour de la campagne n'avait rien d'exclusif. Le Nivellois de race, qui habitait Bessèlles, avait gardé ces goûts champêtres, il aimait à se retrouver dans ces vieilles demeures où il semble que tout ait été

été

~~ava~~ été arrangé pour l'éternité, il en appréciait le bien-être & le confort, il en goûtait le charme insolent, mais il savait que l'immobilité n'est pas la loi du monde. Puis, nous l'avons dit, il était très lettré. Il était donc de meilleur esprit critique et, s'il comprenait que le citadin pût soupçonner après la culture de champs, il n'ignorait pas un plus qu'à la campagne on bâille qu'deu fois.

Pendant trente ans, Willaume avait accumulé des documents sur Nivelles. Plusieurs collectionneurs, possédés de la même passion, lui avaient en outre légué tout ce qu'ils avaient recueilli de leur côté. Il lui avaient rendu par là un bon service touchant. C'était reconnaître en effet que Willaume, & Willaume seul, était capable de les utiliser au meilleur profit de leur ville. Il en avait déjà tiré la matière d'un petit livre fort agréable <sup>de ses deux ouvrages</sup> ~~sur Nivelles~~ ~~de deux romans~~ <sup>de Nivelles</sup>. Mais il se veut de faire d'avantage. <sup>depuis</sup> ~~Il~~ ~~avait~~ ~~donné~~ ~~une~~ ~~histoire~~ ~~fragmentaire~~ ~~de~~ ~~Nivelles~~, il songeait à écrire ~~un~~ ~~plus~~ ~~une~~ ~~histoire~~, mais songeait à écrire son histoire complète.

la fin de <sup>celle-ci</sup> ~~l'histoire de Nivelles~~. Il était absorbé par ce projet grand comme s'étoit. Il ne devait par voir  
 [L'acte officiel auquel l'Allemagne se  
 livre

en 1914 envers notre pays ne pouvait en aucun cas se  
 volter profondément Willaume qui était, en même  
 temps, qu'un bon Wallon, un bon Belge. Comme beaucoup  
 d'entre nous, il trembla un instant pour l'existence de  
 notre patrie. Mais après l'entrée en scène de l'Anglais,  
 il reprit aussi confiance. Malgré nos revers de 1914  
 et de 1915, il restait fermement convaincu de la victoire  
 des Alliés. Il était d'ailleurs d'un tempérament opti-  
 miste. Comme beaucoup d'entre nous également, il se ber-  
 çait même d'illusions. Il crut que du cataclysme  
 sortirait une Belgique plus forte, plus unie, débarrassée  
 surtout du chancre flamand. L'auteur de la  
Rousse de St<sup>e</sup> Ernelle, s'il s'était spécialement in-  
 téressé à sa ville natale, n'était certainement pas un  
 étranger à aucune manifestation de la vie wallonne. L'auteur  
 de la Wallonie ~~est~~ au réveil de laquelle il avait été  
 un des premiers à contribuer<sup>1)</sup>, lui tenait en orne-

1) Georges Willaume avait fait partie du petit groupe  
 de fervents Wallons qui ont entraîné en 1892 le Gouvernement  
 à la littérature wallonne et qui, pendant plus de 10 ans, se-  
 vaient se retrouver périodiquement chez l'abbé Michel Renard,  
 vicaire de l'église du Sablon & auteur de Jean de Nivelles et de  
L'Argayon. Ces réunions, dont le café faisait les frais - suivi bien  
 entendu d'une petite goulée! - s'appelaient le café Wallon. Outre  
 l'abbé lui-même & Willaume, elles furent assidûment fréquentées  
 par Hanon de Louvet, Joseph Defrancis, Victor Chauvin, Albert  
 Robert, Edouard Farmentier, Aime Brule, Joseph Defrancis,  
 le notaire Guttier, Victor Guttier, François Renkin, Léon Petit,  
 le docteur Devroye, Oscar Colson, Schepers & Paul Patenotre.

ment à cœur. Il était de ceux qui avaient compris depuis longtemps que la flamme ardente devait conduire le pays à une catastrophe. L'arrière pensée que nourrissaient les Flamme ardents n'était d'ailleurs invisible que pour ceux qui fermaient obstinément les yeux. Il devait en être de cette question comme de la guerre que tous les bons esprits prédisaient, mais qui a néanmoins pris le pays au dépourvu. Ce qu'il y avait de grave en elle, c'était un moris, les revendications nettement formulées et dont beaucoup du reste étaient parfaitement admissibles, que l'esprit qui les inspirait. de flamme ardente, qui ~~est~~ a eu pour père le fonctionnaire ou orangiste Wilhelm dont l'citation avait été faite par un ancien officier allemand, est un venin qui nous vient en réalité d'Allemagne et qui ne pouvait opérer qu'au profit de l'Allemagne. On l'a bien vu depuis par l'intérêt qui y a pris Von Bissing. On le voit un peu encore, depuis la fin de la guerre, par l'attitude et l'attitude autinationale des activistes, et par l'émotivité qui a vu l'arrivée dans le pays la loi linguistique du 30 juillet 1920 qui rompt le lien le plus puissant qui unissait





En 1914 dans le courant de 1914, une 25  
vie privée & son cœur eurent une nouvelle  
vont consterner ses amis. Guillaume était mort!...  
Guillaume venait de mourir presque subitement,  
à 54 ans, dans son cher Nivelles où il était allé  
passer quelques jours. En dehors de ses cama-  
rades nivellois, aucun de ses amis n'avait  
pu être prévenu de son enterrement. Aucun  
n'avait pu recevoir son cercueil dans la paisible  
circonscription où il était allé dormir son der-  
nier sommeil. Aucun n'avait pu rappeler  
sur sa tombe les grands mérites de l'écrivain &  
de l'écrivain, ni les immenses services qu'il  
avait rendus à la Wallonie. Comme il n'exis-  
tait plus alors ni revues, ni journaux belges,  
personne ne put non plus lui rendre à ce  
moment l'hommage public qu'il méritait.  
Mais dans les petits cercles où l'on s'assemblait  
alors pour causer à l'abri des tracasseries  
allemandes, on parla abondamment de lui.  
Et si les morts entendaient encore les vivants,  
nos éloges & nos regrets cessant d'avoir dû  
réjouir, dans leur sincérité, l'âme de cet  
homme excellent qui avait toujours vécu  
un



Djé l'vourou pouwver mète come in saint dins s'protèle  
Eyé tout l'temps dem'viye li zœrindjê s'n auté.

Ces vers resumant tout Willaume, ils  
contiennent toute l'essence de son oeuvre. Ils ex-  
pliquent & illuminent les leçons nivelloises,  
Le Purson & Monsieur Romanin, ces trois char-  
mants livres où se reflètent, dans ce qui elles ont de  
plus intime & de plus ~~propre~~ pur, l'âme de l'auteur  
& l'âme de sa race.

1/ George Willaume avait fait partie du petit groupe des  
fervents wallons qui ont en 1892 le gouver-  
nement de la littérature wallonne et qui en 2 ans plus de  
Wan devaient se réunir périodiquement chez  
l'abbé Michel Renard, <sup>venue à l'église du d'Ardenne</sup> l'auteur de Œuvre de Nivelles et  
d'Arguey. Ces réunions dont le Café faisait les frais  
— surviennent d'une petite goutte — s'appelaient  
le Café Wallon. Outre l'abbé lui-même Willaume, elles  
furent assidûment fréquentées par Honoré de Louvel, Joseph  
de Jordin, Victor Chauvion, Albert Robert, Édouard For-  
mentier, Aimé Dzuli, Joseph Dufrechoux, le notaire  
Gonthier, Victor Gonthier, François Renard, Louis Petet,  
le docteur Desroy, Omer Colson, Schepers et Paul Paternotte.

(1)  
note  
en  
italique

Une de nos plus charmantes villes de province (Nivelles la Braban-  
gonne, qui est li. bas, comme Waremmes et Visé, à l'est-  
gard de la culture romane, a fêté récemment le souvenir  
d'un de ses fils les plus méritants. Conteur, folkloriste, linguiste,  
et, par dessus tout, voué à la "glorification des us et coutumes  
des croyances et des traditions écrites ou orales de sa petite patrie",  
Georges Willame fut une figure originale, et il a bien  
servi une cause que nous affectionnons tous. Nous sommes  
donc heureux de publier le très attachant éloge de  
cet esprit distingué, dû au meilleur prosateur belge,  
Hubert Krains.

Le Prince de ROHAN, signale que la Fédération  
de désir de ne voir <sup>accepter</sup> comme membres que des personnes  
petit nombre et appartenant à l'élite.

Les frais du bureau de Paris ne dépassent gu  
francs.



en 1914 & même notre pays ne pouvait man-  
quer de révolter profondément Willaume qui était,  
en même temps, qui un bon Wallon, un bon Belge.  
Comme beaucoup d'autres nous, il trembla un instant  
pour l'existence de notre patrie. Mais, après l'entrée  
en scène de l'Angleterre, il reprit aussitôt confiance.  
Malgré nos revers de 1914 & de 1915, il restait ~~ferme~~  
fermement convaincu de la victoire des Alliés.  
Il était d'ailleurs d'un tempérament optimiste.  
Comme beaucoup d'autres nous, <sup>également</sup> il se berçait même  
d'illusions. Il crut que du cataclysme sortirait  
une Belgique plus forte, plus unie, débarrassée  
surtout du chancre flamandisant. L'auteur de  
la Rousse de St-Erueille, s'il s'était spécialement  
intéressé à son village natal, n'était resté étranger à  
aucune manifestation de la vie wallonne. L'auteur  
de la Wallonie, au réveil de laquelle il avait été un des  
premiers à contribuer, lui tenait évidemment  
à cœur. Il était trop intelligent & trop clairvoyant  
pour n'avoir pas découvert l'arrière-pensée que  
nourrissaient les Flamandisants. Il sentait que le  
flamandisme n'était que un rameau <sup>jaune</sup> ~~de~~  
du

moins les  
revendica-  
tions on  
elles en ont  
quel esprit  
qui le mis-  
sant

du pauper manisme.

Aujourd'hui, pour faire adopter une loi législative dont les conséquences néfastes ne se feront pas attendre, ses auteurs ont aimé de faire croire qu'elle ne peut contraindre que les fonctionnaires, que ceux-ci ne sont cepts tout que les serviteurs du pays & qui au reste personne n'est obligé d'être fonctionnaire. Plaisant sophisme ! On feint d'oublier que, pendant plus de cinquante ans, le flammingantisme n'a été qu'un mouvement féditieux entretenu par des fonctionnaires. Le père de ce mouvement, l'Orangiste Willemes, fut un fonctionnaire & un fonctionnaire dont l'éducation première avait été faite par un ancien officier allemand. Le venin vient en réalité de l'Allemagne & c'est elle qui doit en profiter. Non, personne n'est obligé d'être fonctionnaire. Mais tout père de famille wallon a intérêt à ce que ses enfants puissent le devenir. Et le jour où, dans nos Administrations centrales, il n'y aura plus de fonctionnaires wallons, le pays entier sera administré par des Flamands &

bien



entendu au seul profit des Flamands. On n'envoie plus l'exemple de la Suisse, depuis qu'une commission composée en majorité de Flamands ~~est~~ s'y est rendue pour y étudier la façon dont le régime linguistique fonctionne là-bas. Les enquêteurs n'ont pas déposé de rapport parce que le rapport les aurait condamnés. C'est qu'il n'y a rien de commun entre notre pays & la Suisse qui <sup>possède</sup> depuis toujours ~~est~~ une <sup>organisation spéciale fédérale</sup> ~~régime de coexistence linguistique~~ & où trois langues internationales vivent côte à côte ~~sur~~ un régime de grande liberté & de concessions mutuelles. La loi du 31 <sup>juillet</sup> ~~septembre~~ 1961 ne nous rapproche pas de la Suisse. Elle nous assimile à la Suède & à la Norvège. Elle prépare, non pas une fusion, mais un divorce.

C'est de ce cœur meurtri que Willaume entrevoit la disposition dans la défaite de l'Allemagne. Il travaillerait toujours à beau écueil, tout en préparant l'œuvre qui devait lui être la plus chère - L'Histoire de Neville - lorsqu'une impétieuse & douloureuse nouvelle vint

Il était de ceux qui n'avaient compris, & que longtemps, que la flamme -  
fantasme devait aboutir à un cataclysme. L'air vain pour si que  
nous essaime les Flammequets, & l'état d'ailleurs, un air qui pour ainsi  
qui formaient obstaculent les yeux. Il devait en être de cette <sup>forme</sup> question  
comme de la guerre que tous les bons esprits peinaient & qui ~~avait~~  
à l'an nous pris le pays un dévouer un. Ce qui il y avait de grave  
en elle c'était un motif le revendication nettement formulées &  
dont beaucoup d'ailleurs étaient parfaitement admissibles, que l'esprit  
qui les inspirait. Le Flammequetisme que l'on pour voir la fonction -  
visage & orage de Williams dont l'œil a été en a été fait par ces  
officiers allemand est un vain que nous virent au scalote d'aller  
un peu & qui n. pouvait opérer que un profit de l'ell ce que. On  
l'a bien vu depuis par la ~~partie~~ l'entière qui y a pris & de voir un. On le  
voit un peu encore depuis la fin de la guerre par l'attitude de cette ce que  
internationale des activistes & par l'émotion qui a voulu en dans le pays

La loi linguistique du 31 juillet 1921 dont l'application doit faire de la  
Belgique un territoire de langue de Norvège qui reconnaît tout de même la plus  
près sont qui un territoire de la Wallonie ce un pays fleuve et dont  
la application doit faire de la Belgique, un territoire de langue de Norvège

En 1917, William pourait encore parler en français et en  
anglais. Il a réussi à toujours à venir

